

RÊVES DE BARBARIE :

L'esthétique faf, obstacle aux projets identitaires

Saint Martin, juin 2006

Pour un observateur extérieur, le mouvement identitaire n'est pas qu'un camp politique porteur d'idéaux bizarres, abjects ou sympathiques (cochez ce qui vous convient). C'est aussi, et avant tout, une tribu urbaine comme les autres, avec ses codes, ses coutumes, ses allergies et ses attitudes spécifiques. Ce qui suit est une toute petite étude de ces questions, de leurs origines et de leurs implications concrètes. Elle innove un peu dans le sens où elle est menée pour une fois en interne ; d'habitude, ce sont les antifas qui s'en occupent, et leurs productions sont relativement indigestes. Mais surtout, ce qui suit ne se résume pas à une branlette sur le thème de « *qu'est-ce qu'on a de la gueule, camarades* ». Critiquer les défauts de l'ennemi est agréable mais inutile ; je m'attaque ici à nos travers propres, tâche déplaisante mais indispensable si l'on espère faire progresser le mouvement et le rendre plus apte à atteindre ses buts déclarés. Vous êtes prévenus : pour de la prose flatteuse, consultez vos sites favoris du réseau.

Barbarie et frustration

Tout dans notre esthétique, nos slogans, nos attitudes et nos préférences (cinéma, musique, fringues) parle de nos rêves de violence revancharde, de barbarie pleinement assumée. Nous rêvons d'exprimer sur le bitume ce que d'autres ne font que chanter ou peindre, mais dans un seul et même but : lâcher un peu du trop plein de vapeur que rien ne permet d'expulser intégralement. Les rares fois où l'on y réfléchit un peu, on n'y voit guère plus que la manifestation d'un raz-de-marée qui sommeille en nous, et qui n'attend qu'une occasion pour submerger les digues du Système. Mais il ne s'agit pas d'une répétition générale d'un programme bientôt appliqué : on n'a affaire qu'à un puissant symbole d'impuissance et de frustration humiliantes.

D'un point de vue optimiste, on peut choisir de n'y voir qu'une source d'inspiration, un hommage contemporain rendu aux ancêtres qui, eux, auraient supposément eu les couilles de ne pas supporter ce que nous endurons de nos jours. C'est à eux que nous pensons, quand passent en boucle les images de Braveheart : à leur énergie et leur détermination de foutre en bas tout l'édifice social contre lequel nous ne sommes capables que de pester entre bistrot et forum internet. C'est un peu notre Opium du Peuple, la bande originale de notre activisme, le signe extérieur de notre appartenance culturelle et militante. L'analyse du milieu sur ses habitudes et ses tendances s'arrête là, la plupart du temps.

Mais d'un point de vue moins idyllique, tout ça évoque les graffitis vengeurs que les chrétiens inscrivaient dans les catacombes de Rome : cette puissance haïe, oeuvrant contre tout ce qui leur était sacré, promise tôt ou tard à la destruction divine... mais désespérément invincible et qui les condamnait à la mort sociale ou au sacrifice dans l'arène. Notre situation est relativement semblable, à la différence que nous ne risquons de la part de l'Etat, au pire, que l'emprisonnement. Même l'éventualité de la mort sous les coups des milices bolchos a pratiquement disparu, les Années de Plomb italiennes étant bien loin derrière nous.¹ Notre choix, plus amer peut-être, oscille entre le renoncement progressif à tout idéal, et le rôle de Fou du Quartier, plus pittoresque qu'inquiétant.

Plus de ressentiment que d'idéal

Il n'y a pas le moindre projet révolutionnaire constructif dans ce culte de la sauvagerie originelle : elle n'est que l'expression collective d'un désir inassouvi, un désir destructeur, portant en lui toute la stérilité de la masturbation politisée. Pour trop d'entre nous, l'activisme ne sert que d'exutoire au sentiment écrasant de ne pas être à notre place, sublimé en fantasmes de guerre civile. Des fantasmes d'autant moins assumés que nombre d'entre nous hurlent de douleur quand ils voient les autres barbares, ceux de l'autre côté de la barrière ethnique, n'avoir aucun scrupule à pratiquer ce que nous faisons que prêcher clandestinement.

Fondamentalement, l'identitaire moyen n'est pas que (xéno)phobique, il est aussi envieux, atrocement jaloux de la virilité désordonnée et de la sauvagerie dont les allogènes peuvent faire preuve contre l'autorité locale. Il aimerait tant, lui aussi, pouvoir exploser ainsi, représenter une véritable menace pour l'Etat, une menace enfin à la hauteur de la réputation qu'on lui colle et qui lui va si mal, comme un manteau trois fois trop grand. Il aimerait tant, lui aussi, prendre part à cette déglingue générale, quitte à devenir malgré lui le flic auxiliaire du régime qu'il cherche à abattre... et qui le lui rend si bien. Ce n'est pas un hasard si tant de fafs sont proches du milieu de la sécurité. Faire videur de boîte, c'est s'offrir chaque soir de boulot au moins une occasion de prendre une revanche légitime et légale face aux nouveaux colons, dont la rage, le nombre et l'impunité médiatique nous forcent à plier devant eux la plupart du temps. Celui qui se rêvait Viking indomptable se réveille alors dans le rôle bien moins glorieux de portier pour insomniaques, planté à l'entrée d'une disco...

¹ Plus proche de nous, et à un niveau plus culturel, la ressemblance avec le milieu métal est frappante : chez les chevelus aussi existe une esthétique de l'ultraviolence, une volonté de choquer « *le Bourgeois Inconnu* », de régresser délibérément vers un Etat de Nature conçu comme plus pur, plus fort et plus libre que notre grisaille civilisée et dévirilisée. Mais là aussi, ce culte de l'Homme primitif est le propre d'un milieu social profondément inoffensif : pour dix bastons à une soirée hip-hop, on n'en compte pas une aux concerts métal les plus « extrêmes », qui ne sont que des grands défoulements collectifs pour des individus souffrant plus d'un mal de vivre individuel que de conditions de vie injustes. Sous leurs panoplies respectives, qui semblent les faire exister dans deux mondes différents, le faf et le métallo sont deux petits Blancs mal dans leur peau, qui agitent les symboles d'une virilité outrancière, parce qu'ils n'ont connu dans leur famille que des hommes soumis à leur femme, à leur employeur ou à leurs accoutumances.

Monsieur Moyen se fout de nos obsessions

Quand on rêve d'explosion, on en vient naturellement à exagérer la gravité de notre situation, pour motiver les troupes. C'est ce qui donne ce ton particulier à la littérature militante : « *il est urgent* » d'agir, telle ou telle chose « *ne peut plus durer* », il est impératif que nos contemporains « *se réveillent* », qu'ils « *ouvrent les yeux* », qu'ils « *rejoignent nos rangs* » et autres mots d'ordres *alarmistes* au sens littéral du terme.² On retrouve presque partout ces piaffements, cette rage de partir à l'assaut, ces cris de ralliement qui précèdent un grand clash... qui ne vient jamais. Voilà pourquoi il est si facile pour les médias de nous faire passer pour des menteurs, des manipulateurs, des millénaristes hallucinés. En effet, il n'est urgent d'agir qu'à nos yeux, et trop souvent par besoin de ventiler ces humeurs poisseuses qui nous dégueulassent l'existence. Perdu dans sa brume dépressive, le faf en est presque automatiquement réduit à polluer le regard d'autrui, à lui faire voir la vie sous le même jour effrayant, bien avant que cet autre n'ait eu le temps d'y réfléchir par lui-même. Résultat : l'autre se braque, parce qu'il n'a pas encore fait le cheminement mental nécessaire au passage à l'acte.

Il faut bien comprendre que Monsieur Moyen ne ressent absolument pas cette urgence : pour lui, rien n'est perdu, il n'est pas trop tard pour redresser la barre et sauver la situation. Bien sûr, la situation est préoccupante, l'avenir l'inquiète, les casquettes-survêts l'effraient, et il n'a plus aucune confiance dans la classe politique. Mais les phénomènes terrifiants que lui décrivent aussi bien le téléjournal que les fafs (qui en sélectionnent soigneusement les passages les plus apocalyptiques), il ne les croise que rarement, de loin, de façon impersonnelle. Il lui faut le contact direct avec les menaces en question pour qu'il se sente concerné en tant qu'individu ayant quelque chose à perdre, alors que notre vision est celle d'un collectif risquant l'annihilation culturelle. Là où nous le voudrions proactif, il n'est généralement que réactif – donc réactionnaire. Une fois sa télévision éteinte, sa vision d'une Europe au bord du gouffre s'évanouit, remplacée par sa propre situation économique, sociale et familiale. Du coup, c'est lui qui a besoin d'aide urgente, et non plus le monde dans lequel il vit, qui semble si inébranlable, si immuable, si indifférent à ses problèmes. Notre alarmisme, bien loin de le faire partager nos embryons de solutions, n'éveille en lui que des exigences en matière de police : il ne peut demander que plus d'Ordre, plus de flicaille, plus de surveillance et plus de puritanisme. Bref, il veut soigner le Mal par le Mal, alors que nous voudrions le pousser à en éradiquer les causes profondes.

² Toute notre littérature militante, toute notre esthétique, le fondement même de notre engagement n'est qu'un interminable cri d'alarme, sans analyse poussée, sans la moindre tentative de comprendre objectivement l'Ennemi, sans conscience même de qui est cet Ennemi et de comment lui nuire efficacement. La constitution du groupe Sparte est le signe que ce vide crasse d'analyse commence enfin à être pris en compte ; ce qu'on en a vu pour l'instant ne dépasse pas le stade phobique et ne fait qu'articuler des réflexes basiques en phrases alambiquées. Sous la sophistication du langage, on en reste tristement au niveau de Guillaume Faye : un bref détour verbeux et emmardant sur le même chemin militant imbécile, où le dégoût des bronzés et la diabolisation de l'islam tient lieu de conscience politique.

La tentation du flic auxiliaire

Cette surveillance omniprésente et ce puritanisme, c'est paradoxalement vers quoi tend naturellement le jeune faf, si ses phobies ne se calment pas avec l'âge. Il y a une contradiction phénoménale entre son culte de la barbarie et sa rage de réduire à néant la racaille fautiveuse de troubles. En apparence, sa logique interne n'est pas totalement incohérente : « *L'Européen doit retrouver ses instincts agressifs pour repousser l'envahisseur, en recourant à une violence supérieure, pour que le calme revienne une fois la Reconquista menée à bien.* » Exit l'allogène = exit l'insécurité, principal sujet d'obsession. Les choses ne sont évidemment pas aussi simples.

Si la barbarie de nos ancêtres mérite un culte, rien ne nous permet de cracher sur celle des allogènes, d'hier ou d'aujourd'hui. Leur refus de se plier aux normes sécuritaires occidentales devrait provoquer notre admiration et nous servir bien plus d'inspiration que celle – aussi hypothétique que romancée – de nos lointains prédécesseurs. Mais tout ce qu'elle évoque en nous est un élan quasi colonialiste : il faut écraser ces primates infoutus... de s'intégrer pacifiquement parmi nous et de respecter nos lois. On passe donc, sous l'emprise de la colère et de la panique (cette idée qu'il y a « urgence ») d'un état d'esprit identitaire à un état d'esprit sécuritaire, dont tous les ressorts psychologiques et les arguments philosophiques sont utilisés pour justifier nos élans sanguinaires : plutôt crever pour l'Etat en faisant le travail de la police, que de supporter parmi nous des hordes qui établissent des « zones de non-droit ». Le faf moyen n'a aucune vision politique à long terme, et il est incapable de voir tout le profit que son camp pourrait tirer d'un Etat plongé dans un conflit de basse intensité face à des bandes allogènes déterminées. Sa détresse morale, son grave manque d'action et son accumulation de frustrations font de lui un mercenaire de choix pour le régime qu'il cherche à abattre. En situation de crise, on peut craindre que son besoin de violence légitime le pousse à risquer sa peau pour le régime qui a fait de lui un paria dans son propre pays.³

Durant les récentes émeutes d'ex-France, peu d'entre nous n'auraient pas hurlé de joie si l'armée avait été envoyée dans les banlieues occupées, avec « feu libre » pour seule consigne. Or nous n'aurions rien à gagner sous la loi martiale, car le peu de marge de manœuvre qu'il nous reste serait rapidement éliminé. Si un adolescent Africain illettré et agressif représente une menace pour la social-démocratie, alors un Européen capable d'articuler un vague programme dissident est un ennemi public. Le harcèlement médiatique antifasciste, l'arsenal juridique muselant notre discours et notre exclusion de tout débat public prouvent assez ce à quoi il faut s'attendre de la part du monde politique officiel, même s'il accomplissait le miracle d'écraser la racaille et les prétendus « islamistes ».

³ Lors d'une action qui a mal tourné, un des flics qui nous avait arrêté a terriblement bien résumé la situation : « *Engagez-vous dans la police, vous pourrez au moins casser du bounoule de temps en temps.* »

Le pire ne serait d'ailleurs même pas une répression totale à notre encontre, mais *notre récupération* par le régime. Elle est déjà en train de se produire, avec l'OPA lancée depuis quelques années sur les thèmes propres au discours enraciné : immigration, violence des jeunes, « insécurité »... la gauche et la droite se battent pour en faire leurs mots d'ordre, toutes les deux s'accordant pleinement sur le besoin de « défendre la démocratie » contre ses ennemis supposés. Il n'est pas du tout improbable que le milieu identitaire, une fois « présentable » et épuré de ses éléments les plus agités, finisse par être officieusement reconnu, pour être mieux instrumentalisé. Il y a trente ans, les jeunes soixante-huitards voulaient foutre le feu au capitalisme : ils en sont devenus les banquiers et les chiens de garde idéologiques. Les fafs du XXI^{ème} siècle ne sont absolument pas à l'abri d'un tel recyclage. Trop peu en sont conscients.

L'enfer d'Europe aux Européens ?

La rencontre entre l'absence de véritable projet de société identitaire et le culte de la Barbarie a une implication centrale : la croyance que tout ira de soi dans l'Etat de Nature retrouvé. En gros : *« Ressuscitons nos instincts guerriers, pratiquons l'ultraviolence à l'encontre des allogènes, foutons-les tous dehors et leurs propagandistes locaux avec eux : voilà en quoi consiste la Reconquête, qui sera suivie presque mécaniquement par un nouvel Eden européen. »*

C'est évidemment une pure foutaise. D'abord, parce que chercher à abattre un régime sans savoir par quoi le remplacer, ce n'est pas une révolution, c'est une émeute. Celles de Clichy-sous-Bois et environs n'ont mené qu'à un ridicule sur-place gouvernemental : proposition du CPE pour sortir de leur dèche les Chances-pour-la-France, contre-émeutes des « étudiants » et retrait dudit projet. Quant aux plus enragés des altermondialistes, ils n'ont pu empêcher leur mouvement de s'effondrer, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'un pitoyable cirque de rues. Les patriotes enracinés n'ont aucune chance d'obtenir plus s'ils ne bossent pas leur culture politique et associative ; sans compter qu'ils ne peuvent compter, eux, ni sur les imams ni sur les syndicats pour structurer leurs manifs revendicatrices.

C'est une foutaise, ensuite, parce que l'Europe n'a jamais eu besoin d'invités exotiques pour se faire la guerre à elle-même. Depuis la plus haute Antiquité, nos ancêtres se sont bouffés la gueule parmi, parfois pour des prétextes délirants (la guerre de Troie n'a-t-elle pas commencé à cause des fesses d'Hélène ?) et rien ne nous permet de penser que les conflits fratricides vont cesser une fois que le continent sera culturellement homogène. Nous retrouver entre barbares autochtones ne nous donnera aucune garantie de stabilité politique, d'équilibre économique ni de paix sociale. Le seul progrès obtenu sera que les plus faibles auront le droit de se faire racketter, violer, surveiller, censurer, exploiter et corrompre par des Visages Pâles.

Rêver de retours à des temps barbares est un puissant aphrodisiaque et une source d'inspiration qu'aucun d'entre nous ne peut négliger. Mais ces rêves ne sont pas les solutions à nos problèmes, et pendant que nous rêvons, le Régime du Coaching de vie et de la mort lente à crédit s'étend et se renforce. S'il y a quoique ce soit d'« *urgent* » à entreprendre pour le mouvement, c'est de passer enfin du stade de la contestation impuissante à celui de l'alternative politique et sociale crédible. Sa stagnation actuelle perdurera tant que ses membres continueront à jouer aux petits soldats de l'ombre.